

Société historique de Québec

Concours d'écriture historique

Textes gagnants de l'édition 2016

**Premier prix
et
Prix de l'Asulf pour la qualité de la langue française**

Léa-Pascale St-Hilaire
École secondaire Cardinal-Roy

Fatum nostrum est

Noir ou blanc. Rien entre ces deux couleurs. Du gris? Non. Pas compliqué. Un simple choix; la vie ou la mort. J'ai opté pour ce qui me semblait le plus logique. Parce que l'idée de mourir est la plus effrayante d'entre toutes. Parce qu'un homme qui croule sous les péchés n'est pas le bienvenu au paradis de Dieu, j'ai choisi la vie. Mais à quel prix?

Jean Rattier, c'est mon nom. Si je considère qu'un homme de ma nature peut encore porter un nom. Des erreurs, j'en ai fait. Une et pis une autre. Mais j'ai eu une vie, avant ce jour-là. Je suis né à Saint-Jean-d'Angely, en Saintonge. Je me suis marié à Trois-Rivières, dans la colonie, un jour d'hiver 1672. Après quoi, on a eu des enfants, Marie et moi. Cinq enfants. Et puis on a quitté notre terre pour s'installer sur celle dudit Lafontaine à Saint-François-du-Lac. Ce n'est pas si terrible, que vous vous direz. Ce n'est toutefois qu'une adorable introduction. Comme chaque histoire en a une, la mienne également. C'est au mois d'octobre 1676 que le vent a tourné. Il n'a pas seulement changé de direction, il a soufflé très fort sur ce que j'avais construit. Tout s'est écroulé, mais c'était par ma faute, pas par celle du vent.

Il y a eu un blessé. Une morte aussi. Un père et sa fille. J'aime à croire que je n'étais pas le responsable, mais comment en être convaincu? J'ai tout de même été mêlé à la bagarre. Et il y a eu un blessé. Une morte aussi. Je n'étais pas seul quand même. On ne se bat pas contre soi-même. Le seigneur Jean Crevier était là lui avec. Mais il y a eu un blessé. Une morte aussi. Violent? Ivrogne? Moi?

Condamné à mort. Pendu et étranglé. Sur la grande place du marché de la Basse-Ville, Québec.

Certains diront que j'ai eu de la chance, mais non, je ne pense pas que l'on puisse en dire autant. Sur le coup, peut-être bien. Le bourreau de Québec venait tout juste de trouver la mort. Le poste était vacant et il n'existait alors aucun autre exécuter dans toute la colonie. Ils ont promis de me laisser en vie si j'acceptais de prendre la place de l'autre macchabée. Et me v'là, tout hésitant devant la décision fatale. Avais-je réellement le choix? De toute façon, je n'ai pas réfléchi et, épave que je suis, ai accepté l'offre avec une rapidité et une lâcheté presque assumées. Qui n'est pas lâche quand la mort nous assaille? J'ai choisi la vie.

De la chance? La chance de quoi? D'être déshonoré et de déshonorer sa famille? D'être détesté, rejeté et incompris de tous? Jamais ils n'ont pu tolérer ma présence. Sans cesse, j'étais poursuivi, insulté par des regards que même une bête sauvage ne se mériterait pas. On allait même jusqu'à venir chez moi, hors de l'enceinte de la ville, pour crier des noms à ma femme et à mes enfants. Le plus beau dans tout ça, c'est que je comprenais qu'un tel sort me soit réservé. Qui voudrait d'un bourreau comme ami? Ou de la femme d'un bourreau. Ou de la fille. Ou du fils. Même du chien? Je n'en voulais pas, des amis. Une brute n'a pas besoin d'amis. Avec le temps, j'ai presque accepté le travail qui m'avait été assigné, la place de traître qu'on me faisait et le titre qu'on me donnait. Ou j'ai simplement fini par oublier. Je lançais aux autres les mêmes regards haineux qu'ils me lançaient. Je ne fuyais plus. J'avais compris qu'ils étaient simplement effrayés, car à moi seul, homme faible que j'étais en réalité, j'incarnais pour eux la mort. C'était l'unique pouvoir que l'on m'avait laissé.

C'est sur cette même place publique de la Basse-Ville de Québec, l'endroit où j'aurais dû mourir, que des années durant, j'ai exercé ce travail infâme à la vue de tous. J'ai torturé, fouetté, enchaîné, marqué au fer bras, dos, visages. Et j'ai tué. Étranglé. Pendu.

C'est sur cette même fatidique place publique, maudite par Satan en personne, l'endroit où j'aurais dû mourir, que le 5 juillet 1695, par une trop belle journée d'été, j'ai mis au carcan, accusée de recel, ma propre femme. Ma femme. Marie, ma propre... Seigneur, existe-t-il au monde plus profonde et violente souffrance que celle de tuer?

On m'a laissé la vie. Mais à quel prix?

Jean pratiqua ainsi jusqu'à sa mort en 1703.

Quelques années plus tard, Pierre, fils cadet de Rattier, fut accusé de vol. Le bourreau qui avait succédé à son père avait été assassiné tout récemment et, comme si l'histoire se répétait, le poste d'exécuteur lui fut offert. C'est ainsi que, par un triste ou heureux destin, Pierre Rattier fut appelé à marcher dans les larges sillons tracés par son père.

Deuxième prix

Jeanne Dionne
Collège des Compagnons

L'acte salutaire

C'est avec une main tremblante que j'apposais la Sainte plume sur le parchemin. J'avais eu beau délibérer sur le contenu de cette lettre toute la nuit, j'étais maintenant complètement déstabilisé face à cet amas de feuilles qui semblait me narguer par son horrible blancheur. Même le temps s'était approprié mon corps en s'élançant dans un bal de stupeur d'une interminable longueur. Je commençai tout de même la rédaction du précieux manuscrit qui pourrait bien être le point culminant de ma vie. Par ces modestes mots, j'entamai la rédaction de cet acte de fondation :

« À tous ceux qui ces présentes lettres verront, Salut. »

Puis, je laissai les souvenirs affluer par le biais de ma plume, qui se laissait porter par le cours de mes pensées. Le fardeau qui, plus tôt, avait opprimé mes pauvres épaules paraissait s'envoler peu à peu en emportant avec lui la blancheur de la page. Je terminai la rédaction de ma lettre avec un soulagement incomparable :

« Donné à Paris, le vingt-six mars, mil six cent soixante-et-trois.

FRANÇOIS, Évêque de Pétrée. »

J'avais enfin accompli un acte relevant du miracle divin. Guidé par la voix de Dieu, je venais de sceller la fondation du Séminaire de Québec. On apposa le sceau sur la lettre et chacun d'entre nous se félicita par une poignée de main emplie de respect. Je regardai la splendide terre qui m'entourait, puis glissai dans une inspirante rêverie. J'imaginai les futurs prêtres et les membres du clergé battre le pavé du Séminaire avec leurs sandales, parcourir les couloirs de la Sainte institution puis, descendre les escaliers bénits par saint Joseph. Je pouvais déjà voir les prêtres accumuler les ouvrages de Dieu, érigeant ainsi la première bibliothèque de Nouvelle-France, nous rappelant à tous la vie dans la métropole de cette contrée. Je pouvais entendre les futurs serviteurs de Dieu réciter en chœur un passage des Saintes Écritures tout en faisant appel à leur mémoire inaltérée afin de se remémorer chacun de ces extraits. Je voyais, sous son toit protecteur, la Société des prêtres du Séminaire s'épanouir, surveillée par l'œil bienveillant de Dieu qui guiderait chacun de ces hommes d'Église vers la lumière.

Ce séminaire serait le plus considérable, le plus suréminent, le plus séant de toute la Nouvelle-France. La fierté emplait chacune de mes aspirations. Je sais qu'à l'heure actuelle chaque pas des membres du Concile de Trente doit sembler plus léger. Le soulagement doit certainement se lire dans leur regard : 55 ans après sa fondation, Québec sera enfin au cœur de l'évangélisation de toute l'Amérique française.

Pour les membres de la commission conciliaire, à nul autre second, le peuplement de la colonie était la seule cause motivant chaque action. Toutefois, je savais que le nouvel établissement apporterait beaucoup plus à la colonie. Les bordiers de la colonie auront accès à l'éducation religieuse, mais surtout, les Sauvages auront aussi ce droit. J'y crois en tant que gouverneur de la Nouvelle-France, mais aussi en ma qualité d'évêque. Je m'assurerai que les Sauvages éprouveront la clarté et le réconfort que Dieu apporte aux croyants. Je me suis déjà battu sans relâche pour discontinuer le commerce de l'eau-de-vie auprès d'eux; j'utiliserai la même détermination pour leur assurer l'éducation religieuse, car malgré le dédain qu'ils paraissent inspirer aux colons, je présume qu'ils méritent eux aussi de connaître la lumière du Tout-Puissant.

Pour ce séminaire, je suis prêt à tout. Afin de soutenir son œuvre, j'ai déjà acquis des terres le long du fleuve Saint-Laurent. J'obtiendrai des fermes, des moulins et même des bateaux s'il le faut, mais sa gloire sera perpétuée jusqu'à ma mort, et plusieurs années ensuite, pour la gloire de notre Dieu salvateur.

Depuis ma sortie du Collège des Jésuites de La Flèche et mon ordination sacerdotale, le premier mai 1647, je me suis efforcé, chaque jour de ma vie, d'honorer mon éducation. Je dois tout ce

que je suis aux jésuites de cette glorieuse institution. Mon goût de l'aventure m'a été octroyé par le jésuite missionnaire père Ennemond Massé. Quant à ma fascination pour la Nouvelle-France, c'est le père Gabriel Lalemant qui me la transmet. Mais de tous ces braves hommes, c'est au père Alexandre Rhodes que je dois le plus : pour toujours, ma vie sera transformée par ce jour de février 1653 où j'ai rencontré le père qui influencera le prêtre et l'évêque que je suis depuis ce jour.

Aujourd'hui, le doux parfum de la fierté et de la réussite flotte dans l'air.

Aujourd'hui, l'heure des ténèbres s'est achevée, succédée par celle de la lumière.

Aujourd'hui, rendons grâce à Dieu, car le Séminaire de Québec brille de mille feux.

François de Montmorency-Laval

Troisième prix

Sophie Bellefeuille
École secondaire Mont-Saint-Sacrement

Les filles du roi

J'entends des pas sourds au-dessus de ma tête. Il est interdit de courir ici, à la Salpêtrière. Nous devons rester calmes et montrer l'exemple aux plus jeunes filles. C'est la première chose que sœur Jeannine m'a expliquée à mon arrivée ici. Le bruit des pas s'amplifie en haut. Puis plus rien. Simplement trois petits coups à ma porte. Ce sont ces trois petits coups qui me sauveront.

Nouvelle-France... Je répétais le mot encore et encore dans ma tête. C'était une femme, hier, qui venait à la maison porter le fameux message. Celui qu'un aller vers la Nouvelle-France était disponible pour nous. Qu'il y aurait une certaine sélection quant à qui pourrait partir. Que le roi donnerait une dot à chacune qui s'embarquerait dans l'aventure. Et que la condition, pour sortir de cette prison, était simplement d'aller se marier. Moi qui vivais sans origine et sans avenir depuis si longtemps. Je pourrai enfin l'avoir. Ma liberté.

Nous y étions. Quelqu'un à bord nous informe que nous voguons sur le Saint-Laurent. Ce fleuve est si imposant et discret à la fois. Je vois mon reflet dans l'eau du haut du bateau. Une femme aux cheveux bruns sales, des grands yeux verts et de petites lèvres roses. Je lève la tête pour regarder ailleurs. Nous débarquons à Québec. Ce qui inquiète plus les voyageuses qui m'entourent est le froid. Il paraît qu'il mord si fort qu'il peut tuer. Ce n'est pas mon inquiétude. Et si aucun homme ne voulait de moi? Cette pensée ne cesse de s'accrocher.

C'est la folie dans le port. Pleins d'hommes en uniforme nous regardent amarrer. Des enfants courent et s'attrapent entre les paysans et soldats présents. Une femme entre deux âges nous guide vers une résidence où nous habiterons. Elle nous apprend que plusieurs autres femmes viendront nous aider à nous acclimater à cette nouvelle vie. Mais pour l'instant, il n'y avait qu'une chose à se rappeler, d'éviter tout contact avec un sauvage.

Le régiment Carignan-Salières était arrivé un mois auparavant. À son bord, un soldat de vingt-trois ans, Nicolas Gaillaud. Les soldats avaient été envoyés pour éradiquer les Iroquois, les sauvages. C'est ce jeune homme qui remarqua la jeune brune aux yeux verts en premier. Un simple petit ruban bleu retenait ses cheveux épars.

Alors qu'elle empruntait l'escalier casse-cou, vers la basilique-cathédrale Notre-Dame de Québec, une main se posa délicatement sur son épaule. Ses yeux verts rencontrèrent ceux de Nicolas. Elle comprenait ce qui se passait. Son sourire en coin confirmait ce qu'elle pensait. Cet homme imposant l'avait remarquée. C'était pour elle le début de la fin.

Une semaine plus tard, les deux jeunes gens étaient chez le notaire pour régler leur mariage. Nicolas n'avait pas laissé le choix à la pauvre fille qui, prise de peur de ne pas avoir d'autres propositions, accepta la sienne. Elle habiterait avec lui dans une semaine. Ce qui l'encourageait était de savoir qu'il y aurait un petit ruisseau à proximité de la demeure. Elle en ferait son coin secret.

La jolie Française courait à travers le boisé. Elle avait peur. Peur de lui. Après quelques jours d'habitation en commun, il avait commencé à boire. Il hurlait et frappait tout ce qu'il pouvait. Elle avait deux hématomes sur ses côtes. Elle arrêta de courir quand elle n'entendit plus de cri. La fugueuse s'assit sur un tronc. Pleurant sans pudeur.

Elle sentit quelque chose de froid sur sa gorge. Un homme foncé, devant elle, la menaçait d'un couteau. Elle le suppliait, il avait une rage immense dans ses yeux. Elle ne lui avait pourtant rien fait. Elle pleurait de plus belle. Le couteau s'enfonçait dans sa chair. Elle réalisa soudain que c'était un sauvage. Elle se débattit plus violemment. La femme réussit à l'éloigner d'un grand coup de pied. Il se redressa et la regarda, stupéfait. Elle en profita, malgré sa peur.

— Je m'appelle Marie-Madeleine. Je ne me souviens pas de mes parents. Ils m'ont laissée à la porte de la Salpêtrière, un endroit où les gens perturbent la sérénité de la ville sont envoyés. J'ai toujours été pauvre et sale. Je suis un déchet. Quand je marchais dans

les rues pour les corvées, les belles gens me dévisageaient. Sûrement que mes parents savaient que je ne leur apporterais jamais rien de bon. Comment aimer la vie? Dites-moi? La misère était partout autour de moi. Les filles qui partageaient ma chambre à la Salpêtrière étaient maigres, comme moi, sales, comme moi. Je suis ici, en Nouvelle-France, pour me libérer. Avoir une chance de croire en la vie comme ces belles gens de Paris. De voler. En vous regardant, j'ai l'impression que c'est enfin possible.

Deux jours plus tard, on avait rapporté cette rencontre aux autorités. Le sauvage avait tenté de se sauver des coups de feu, tout en essayant de s'enfuir avec la belle Marie-Madeleine. Elle se tenait maintenant debout. Sur la falaise. Seule. Sans lui. Ses cheveux bruns au vent. Le ruban bleu qui retenait ses cheveux s'envola. Elle souriait. Le bout de tissu volait, libre. Son aventure dans la Nouvelle-France avait valu la peine. Elle avait connu, aussi éphémère fût-elle, la liberté. Celle de pleurer, de sourire, d'apprécier un court instant et même, celle de choisir. Choisir son destin. Et elle s'envola.